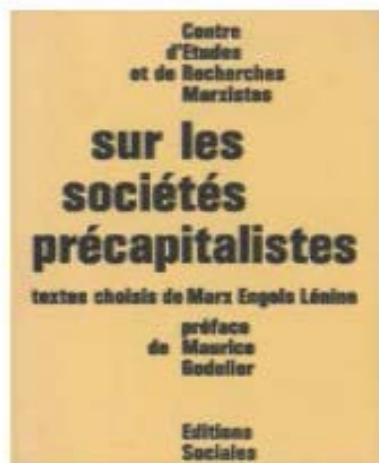


Centre d'Études et de Recherches marxistes

SUR LES SOCIÉTÉS PRÉCAPITALISTES

Textes choisis de Marx, Engels, Lénine

Préface de Maurice GODELIER



Sur la commune russe (extraits)

Karl MARX : <i>Lettre à Véra Zassoulitch</i> (1881).....	318
<i>Cinq lettres d'ENGELS à MARX</i> (1882)	343
Karl MARX : <i>Lettre à la rédaction des « Otéchestvenniye Zapiski »</i> (les Annales de la patrie).....	349
Friedrich ENGELS : <i>Réflexions sur la commune agricole russe</i>	353
Friedrich ENGELS : <i>Nachwort zu « Soziales aus Russland »</i> (1894)..	357

1973

ÉDITIONS SOCIALES

146, r. du Fbg. Poissonnière, Paris (10^e)

Service de vente: 24, rue Racine, Paris (6^e)

LETTRE DE KARL MARX À VÉRA ZASSOULITCH¹ (1881)

*En reproduisant intégralement les trois premiers brouillons, malgré les répétitions nombreuses d'un brouillon à l'autre, nous avons la possibilité, par la comparaison même de ces trois textes (entre eux et le texte définitif de la lettre) de saisir le travail d'élabo-
ration de Marx, ses hésitations, etc.*

Seul le quatrième brouillon qui est très proche du texte définitif de la lettre, n'a pas été publié. Les quatre projets de lettres ont été rédigés en français². Nous les reproduisons d'après Marx-Engels Archiv., tome 1^{er}, 1925.

Premier brouillon

1° En traitant la genèse de la production capitaliste, j'ai dit (que son secret est) qu'il y a au fond « la séparation radicale du producteur d'avec les moyens de production » (p. 315, colonne I, éd. française du *Capital*) et que

« la base de toute cette évolution c'est l'*expropriation des cultivateurs*. Elle ne s'est encore accomplie d'une manière radicale qu'en Angleterre... Mais tous les autres pays de l'Europe occidentale parcourent le même mouvement » (1.c., col. I.)

1. Véra Zassoulitch, née en 1851, fonda le groupe marxiste « Libération du travail ». Elle collabora à l'*Iskra* [L'Étincelle], journal créé par Lénine en 1900. Elle se joignit aux menchéviks en 1903. Elle avait écrit à Marx le 16 février 1881 pour lui demander des éclaircissements sur les perspectives de l'évolution historique de la Russie et notamment des communes rurales russes.

2. Ces textes ayant été écrits en français, nous avons respecté les particularités stylistiques de l'original.

J'ai donc *expressément* restreint la « fatalité historique » de ce mouvement aux pays de l'*Europe occidentale*. Et pourquoi? Comparez s'il vous plaît, le chapitre XXXII, où l'on lit :

« Le mouvement d'élimination transformant les moyens de production individuels et épars en moyens de production socialement concentrés, faisant de la propriété naine du grand nombre la propriété colossale de quelques-uns, cette douloureuse, cette épouvantable expropriation du peuple travailleur, voilà les origines, voilà la genèse du capital... *La propriété privée capitaliste*, fondée sur l'exploitation du travail d'autrui, sur le salariat. » (p. 340, col. II.)

Ainsi, en dernière analyse, *il y a la transformation d'une forme de la propriété privée en une autre forme de la propriété privée* (mouvement occidental). La terre entre les mains des paysans russes n'ayant jamais été leur *propriété privée*, comment ce développement saurait-il s'appliquer?

2° Au point de vue historique le seul argument sérieux plaidé en faveur de la *dissolution fatale* de la commune des paysans russes, le voici :

En remontant très haut, on trouve partout dans l'Europe occidentale la propriété commune d'un type plus ou moins archaïque; elle a partout disparu avec le progrès social. Pourquoi saurait-elle échapper au même sort dans la seule Russie?

Je réponds : parce que en Russie, grâce à une combinaison de circonstances uniques, la commune rurale, encore établie sur une échelle nationale, peut graduellement se dégager de ses caractères primitifs et se développer directement comme élément de la production collective sur une échelle nationale. C'est justement grâce à la contemporanéité de la production capitaliste qu'elle s'en peut approprier tous les acquêts positifs et sans passer par ses péripéties (terribles) affreuses. La Russie ne vit pas isolée du monde moderne; elle n'est pas non plus la proie d'un conquérant étranger à l'instar des Indes Orientales.

Si les amateurs russes du système capitaliste niaient la possibilité *théorique* d'une telle évolution, je leur poserais la question : pour exploiter les machines, les bâtiments à vapeur, les chemins de fer, etc., la Russie a-t-elle été forcée, à l'instar de l'Occident, de passer par une longue période d'incubation de l'industrie mécanique? Qu'ils m'expliquent encore comment ils ont fait pour introduire chez eux en un clin d'œil tout le mécanisme des échanges (banques, sociétés de crédit etc.); dont l'élaboration a coûté des siècles à l'Occident?

Si au moment de l'émancipation les communes rurales avaient été de prime abord placées dans des conditions de prospérité normale, si, ensuite, l'immense dette payée pour la plus grande partie aux frais et dépens des paysans, avec les autres sommes énormes, fournies par l'intermédiaire de l'État (et toujours aux frais et aux dépens des paysans) aux « nouvelles colonnes de la société » transformées en capitalistes — si toutes ces dépenses avaient servi au *développement ultérieur* de la commune rurale, alors personne ne rêverait aujourd'hui « la fatalité historique » de l'anéantissement de la commune; tout le monde y reconnaîtrait l'élément de la régénération de la société russe et un élément de supériorité sur les pays encore asservis par le régime capitaliste. (Ce n'est pas seulement la contemporanéité de la production capitaliste qui pouvait prêter à la commune russe les éléments de développement).

Une autre circonstance favorable à la conservation de la commune russe (par la voie de développement), c'est qu'elle est non seulement la contemporaine de la production capitaliste (dans les pays occidentaux) mais qu'elle a survécu à l'époque où le système social se présentait encore intact, qu'elle le trouve au contraire, dans l'Europe occidentale aussi bien que dans les États-Unis, en lutte et avec la science, et avec les masses populaires, et avec les forces productives mêmes qu'il engendre (en un mot, qu'il s'est transformé en arène d'antagonismes criants, conflits et désastres périodiques, qu'il révèle au plus aveugle qu'il est un système de production transitoire, destiné à être éliminé par le retour de la société à [...]).

Elle le trouve en un mot dans une crise qui ne finira que par son élimination, par un retour des sociétés modernes au type « archaïque » de la propriété commune, forme où — comme le dit un auteur américain ¹, point du tout suspect de tendances révolutionnaires, soutenu dans ses travaux par le gouvernement de Washington — (« le plan supérieur » « la système nouveau » auquel la société moderne tend « sera une renaissance (*a revival*) dans une forme supérieure (*in a superior form*), d'un type social archaïque ».

Mais alors il faudrait au moins connaître ces vicissitudes. Nous n'en savons rien ². D'une manière ou d'une autre cette commune a péri au

1. Allusion à L. MORGAN : *Ancient Society*... London 1877, p. 552.

2. Les développements suivants peuvent se rattacher à ce passage : « L'histoire de la décadence des communautés primitives (on commettrait un erreur en les mettant toutes sur la même ligne ; comme dans les formations géologiques, il y a dans les formations historiques toute une série de types primaires, secondaires,

milieu des guerres incessantes étrangères et intestines. Elle mourut probablement de mort violente quand les tribus germanes venaient conquérir l'Italie, l'Espagne, la Gaule, etc. La commune du type archaïque n'existait déjà plus. Cependant sa *vitalité naturelle* est prouvée par deux faits. Il y en a des exemplaires épars, qui ont survécu à toutes les péripéties du moyen âge et se sont conservés jusqu'à nos jours, p.e. dans mon pays natal, le district de Trèves. Mais ce qu'il y a de plus important, elle a si bien empreint ses propres caractères sur la commune qui l'a supplantée — commune où la terre arable est devenue propriété privée, tandis que forêts, pâturages, terres vagues etc. restent encore propriété communale — que Maurer en déchiffrant cette commune (d'origine plus récente) de formation secondaire, put reconstruire le prototype archaïque. Grâce aux traits caractéristiques empruntés de celui-ci la commune nouvelle, introduite par les Germains dans tous les pays conquis, devenait pendant tout le moyen âge le seul foyer de liberté et de vie populaire.

Si après l'époque de Tacite nous ne savons rien de la vie de la commune (germaine), (rurale), (archaïque) ni du mode et du temps de sa disparition, nous en connaissons au moins le point de départ, grâce au récit de Jules César. A son temps, la terre (arable) se répartit déjà annuellement, mais entre les gentes (Geschlechter) et tribus des (différentes) confédérations germanes et pas encore entre les membres individuels d'une commune. La *commune* (agricole) *rurale* est donc issue en Germanie d'un type plus archaïque, elle y fut le produit d'un développement spontané au lieu d'être importée toute faite de l'Asie. Là — aux Indes

tertiaires, etc.) est encore à faire. Jusqu'ici on n'a fourni que de maigres ébauches. Mais en tout cas l'exploration est assez avancée pour affirmer : 1. que la vitalité des communautés primitives était incomparablement plus grande que celle des sociétés sémites, grecques, romaines, etc. et, a fortiori, que celle des sociétés modernes capitalistes ; 2. que les causes de leur décadence dérivent de données économiques qui les empêchaient de dépasser un certain degré de développement, de milieux historiques point du tout analogues au milieu historique de la commune russe d'aujourd'hui.

(Quelques écrivains bourgeois, principalement d'extraction anglaise, comme p. e. Sir Henry Maine, ont avant tout le but de montrer la supériorité et faire l'éloge de la société, du système capitaliste. Des gens épris de ce système, incapables à comprendre la [...].

En lisant les histoires de communautés primitives, écrites par des bourgeois, il faut être sur ses gardes. Ils ne reculent (devant rien) pas même devant des faux. Sir Henry Maine, p. e. qui fut un collaborateur ardent du gouvernement anglais dans son œuvre de destruction violente des communautés indiennes, nous raconte hypocritement que tous les nobles efforts de la part du gouvernement de soutenir ces communes échouèrent contre la force spontanée des lois économiques !

Orientales — nous la rencontrons aussi et toujours comme le *dernier terme* ou la dernière période de la formation archaïque.

Pour juger (maintenant) les destinées possibles (de la « commune rurale ») à un point de vue purement théorique, c'est-à-dire en supposant toujours des conditions de vie normale, il me faut maintenant désigner certains traits caractéristiques qui distinguent la « commune agricole » des types plus archaïques.

Et d'abord les communautés primitives antérieures reposent toutes sur la parenté naturelle de leurs membres; en rompant ce lien fort, mais étroit, la commune agricole est plus capable de s'adapter, de s'étendre et de subir le contact avec des étrangers.

Puis, dans elle, la maison et son complément, la cour, sont déjà la propriété privée du cultivateur, tandis que longtemps avant l'introduction même de l'agriculture la maison commune fut une des bases matérielles des communautés précédentes.

Enfin, bien que la terre arable reste propriété communale, elle est divisée périodiquement entre les membres de la commune agricole, de sorte que chaque cultivateur exploite à son propre compte les champs assignés à lui et s'en approprie individuellement les fruits, tandis que dans les communautés plus archaïques la production se fait en commun et on en répartit seulement le produit. Ce type primitif de la production collective ou coopérative fut, bien entendu, le résultat de la faiblesse de l'individu et non de la socialisation des moyens de production.

On comprend facilement que le dualisme inhérent à la « commune agricole » puisse la douer d'une vie vigoureuse, car d'un côté la propriété commune et tous les rapports sociaux qui en découlent rendent son assiette solide, en même temps que la maison privée, la culture parcelaire de la terre arable et l'appropriation privée des fruits admettent un développement de l'individualité, incompatible avec les conditions des communautés plus primitives. Mais il n'est pas moins évident que le même dualisme puisse avec le temps devenir une source de décomposition. A part toutes les influences des milieux hostiles, la seule accumulation graduelle de la richesse mobilière qui commence par la richesse en bestiaux (et admettant même la richesse en serfs), le rôle de plus en plus prononcé que l'élément mobilier joue dans l'agriculture même et une foule d'autres circonstances, inséparables de cette accumulation, mais dont l'exposé me mènerait trop loin, agiront comme un dissolvant de l'égalité économique et sociale, et feront naître au sein de la commune même, un conflit d'intérêts qui entraîne d'abord la conversion de la terre arable en propriété privée, des forêts, pâtures, terres vagues, etc., déjà

devenues des *annexes communales* de la propriété privée¹. C'est par cela que la « commune agricole » se présente partout comme *le type le plus récent* de la formation archaïque des sociétés et que dans le mouvement historique de l'Europe occidentale, ancienne et moderne, la période de la commune agricole apparaît comme période de transition de la propriété commune à la propriété privée, comme période de transition de la formation primaire à la formation secondaire. Mais est-ce dire que dans toutes les circonstances (et dans tous les milieux historiques) le développement de la « commune agricole » doit suivre cette route? Point du tout. Sa forme constitutive admet cette alternative : ou l'élément de propriété privée qu'elle implique l'emportera sur l'élément collectif, ou celui-ci l'emportera sur celui-là. Tout dépend de son milieu historique où elle se trouve placée... Ces deux solutions sont *a priori* possibles, mais pour l'une ou l'autre il faut évidemment des milieux historiques tout à fait différents.

3° (En arrivant maintenant à la « commune agricole » en Russie, j'écarte pour le moment toutes les misères qui l'accablent. Je ne considère que les capacités d'un développement ultérieur que lui permettent et sa forme collective et son milieu historique.)

La Russie est le seul pays européen où la « commune agricole » s'est maintenue sur une échelle nationale jusqu'aujourd'hui. Elle n'est pas la proie d'un conquérant étranger à l'instar des Indes Orientales. Elle ne vit pas non plus isolée du monde moderne. D'un côté la propriété commune de la terre lui permet de transformer directement et graduellement l'agriculture parcellaire et individualiste en agriculture collective (en même temps que la contemporanéité de la production capitaliste dans

1. Cette pensée revient dans une variante à peine différente :

« A part toute action du milieu hostile, le développement graduel, la croissance des biens mobiliers, n'appartenant pas à la commune, mais à ses membres particuliers, comme par exemple des bestiaux, et il ne faut pas oublier des biens meubles, entre les mains des particuliers p. e. la richesse en bestiaux et parfois même en serfs ou esclaves... Le rôle de plus en plus accentué que joue l'élément mobile dans l'économie rurale, cette seule accumulation peut servir de dissolvant... A part la réaction de tout autre élément délétère, de milieu hostile, la croissance graduelle des biens meubles entre les mains de familles particulières p. e. leur richesse en bestiaux et parfois même en esclaves ou serfs, cette accumulation privée suffit seule à la longue d'opérer comme dissolvant l'égalité économique et sociale primitives, et faire naître au sein même de la commune un conflit d'intérêts qui entame d'abord la propriété commune des terres arables et finit par emporter celle des forêts, pâturages, terres vagues, etc. après les avoir auparavant déjà converti en annexe communale de la propriété privée. »

l'Occident, avec lequel elle se trouve dans des rapports matériels et intellectuels...) et les paysans russes la pratiquent déjà dans les prairies indivises; la configuration physique de son sol invite l'exploitation mécanique sur une vaste échelle; la familiarité du paysan avec le contrat d'*artel* lui facilite la transition du travail parcellaire au travail coopératif et enfin la société russe, qui a si longtemps vécu à ses frais, lui doit les avances nécessaires pour une telle transition. (Certes, on devrait commencer par mettre la commune en état normal sur sa base actuelle, car le paysan est partout l'ennemi de tout changement brusque). De l'autre côté, la contemporanéité de la production (capitaliste) occidentale, qui domine le marché du monde, permet à la Russie d'incorporer à la commune tous les acquis positifs élaborés par le système capitaliste sans passer par ses fourches caudines.

Si les porte-parole des « nouvelles colonnes sociales » niaient la possibilité théorique de l'évolution indiquée de la commune rurale moderne, on leur demanderait si la Russie a-t-elle été forcée comme l'Occident à passer par une longue période d'incubation de l'industrie mécanique pour arriver aux machines, bâtiments à vapeur, aux chemins de fer etc.? On leur demanderait encore comment ils ont fait pour introduire chez eux en un clin d'œil tout le mécanisme des échanges (banques, sociétés par actions etc.) dont l'élaboration (ailleurs) a coûté des siècles à l'occident?

Il y a un caractère de la « commune agricole » en Russie qui la frappe de faiblesse, hostile dans tous les sens. C'est son isolation, le manque de liaison entre la vie d'une commune avec celle des autres, ce *microcosme localisé*, qu'on ne rencontre pas partout comme caractère immanent de ce type, mais qui partout où il se trouve a fait surgir au-dessus des communes un despotisme plus ou moins central. La fédération des républiques russes du Nord prouve que cette isolation, qui semble avoir été primitivement imposée par la vaste étendue du territoire, fut en grande partie consolidée par les destinées politiques que la Russie avait à subir depuis l'invasion mongole. Aujourd'hui c'est un obstacle d'élimination la plus facile. Il faudrait simplement substituer à la *volost*, institut gouvernemental, une assemblée de paysans choisis par les communes elles-mêmes et servant d'organe économique et administratif de leurs intérêts.

Une circonstance très favorable, au point de vue historique, à la conservation de la « commune agricole » par voie de son développement ultérieur, c'est qu'elle est non seulement la contemporaine de la production capitaliste occidentale (de sorte qu'elle) et puisse ainsi s'en approprier les fruits sans s'assujettir à son *modus operandi*, mais qu'elle a survécu à l'époque où le capitalisme se présentait encore intact, qu'elle le trouve au

contraire dans l'Europe occidentale aussi bien que dans les États-Unis en lutte et avec les masses travailleuses et avec la science et avec les forces productives mêmes qu'elle engendre — en un mot dans une crise qui finira par son élimination, par un retour des sociétés modernes à une forme supérieure d'un type « archaïque » de la propriété et de la production collectives.

Il s'entend que l'évolution de la commune se ferait graduellement et que le premier pas serait de la placer dans des conditions normales sur sa *base actuelle*.

(Et la situation historique de la « commune rurale » russe est sans pareille. Seule en Europe elle s'est maintenue non plus comme débris épars à l'instar des miniatures rares et curieuses en état de type archaïque qu'on rencontra encore naguère à l'Occident, mais comme forme quasi prédominante de la vie populaire et répandue sur un immense Empire. Si elle possède dans la propriété commune du sol la base (naturelle) de l'appropriation collective, son milieu historique, la contemporanéité de la production capitaliste, lui prête toutes faites les conditions matérielles du travail en commun sur une vaste échelle. Elle est donc à même de s'incorporer les acquêts positifs élaborés par le système capitaliste sans passer par ses fourches caudines. Elle peut graduellement supplanter l'agriculture parcellaire par la grande agriculture à l'aide de machines qu'invite la configuration physique de la terre russe. Elle peut donc devenir le *point de départ direct* du système économique auquel tend la société moderne et faire peau neuve sans commencer par se suicider. Il faudrait au contraire commencer par la mettre en état normal.) (Mais il n'y a pas seulement à écarter un dualisme à l'intérieur de la commune rurale, qu'elle saurait écarter par...)

Mais vis-à-vis d'elle se dresse la propriété foncière tenant entre ses mains presque la moitié, et la meilleure partie, du sol, sans mentionner les domaines de l'État. C'est par ce côté-là que la conservation de la « commune rurale » par voie de son évolution ultérieure se confond avec le mouvement général de la société russe, dont la régénération est à ce prix.

(Même au point.) Même au seul point de vue économique, la Russie peut sortir de son [...] ¹ agricole par l'évolution de sa commune rurale; elle essaierait en vain d'en sortir par (l'introduction de la) le fermage capitalisé à l'anglaise, auquel répugnent (l'ensemble) toutes les conditions rurales du pays.

1. Ce mot est indéchiffrable dans le texte de Marx; il s'agit peut-être de cul-de-sac. Dans le troisième brouillon de la même lettre, on trouve *impasse* à la même variante.

(Ainsi ce n'est qu'au milieu d'un soulèvement général que puisse être brisée l'isolation de la « commune rurale », le manque de liaison de la vie d'une commune avec celle des autres, en un mot, son *microcosme localisé*, qui lui interdit (toute) l'initiative historique.)

(Théoriquement parlant, la « commune rurale » russe peut donc conserver son sol — en développant sa base, la propriété commune de la terre, et en éliminant le principe de propriété privée, qu'elle implique aussi; elle peut devenir un *point de départ direct* du système économique auquel tend la société moderne; elle peut faire peau neuve sans commencer par se suicider; elle peut s'emparer des fruits dont la production capitaliste a enrichi l'humanité, sans passer par le régime capitaliste, régime qui, considéré exclusivement au point de vue de sa *durée* possible, compte à peine dans la vie de la société. Mais il faut descendre de la théorie pure à la réalité russe.)

Abstraction faite de toutes les misères qui accablent à présent la « commune rurale » russe et ne considérant que sa forme constitutive et son milieu historique, il est de prime abord évident qu'un de ses caractères fondamentaux, la propriété commune du sol, forme la base naturelle de la production et de l'appropriation collectives. De plus la familiarité du paysan russe avec le contrat d'*artel* lui faciliterait la transition du travail parcellaire au travail collectif, qu'il pratique déjà à un certain degré dans les prairies indivises, dans les dessèchements et autres entreprises d'un intérêt général. Mais afin que le travail collectif puisse supplanter dans l'agriculture proprement dite le travail parcellaire — forme de l'appropriation privée — il faut deux choses : le besoin économique d'une telle transformation et les conditions matérielles pour l'accomplir.

Quant au besoin économique, il se fera sentir à la « commune rurale » même dès le moment où elle serait placée dans les conditions normales, c'est-à-dire dès que les fardeaux qui pèsent sur elle seraient éloignés et que son terrain à cultiver aurait reçu une étendue normale. Le temps a passé quand l'agriculture russe ne demandait que la terre et son cultivateur parcellaire armé d'instruments plus ou moins primitifs (et la fertilité de la terre)... Ce temps a passé d'autant plus rapidement que l'oppression du cultivateur infecte et stérilise son champ. Il lui faut maintenant du travail coopératif, organisé sur une large échelle. De plus le paysan auquel les choses nécessaires pour la culture de ses 3 déciatines font défaut, serait-il plus avancé avec dix fois le nombre de déciatines?

Mais l'outillage, les engrais, les méthodes agronomiques etc., tous les moyens indispensables au travail collectif, où les trouver? Voilà la grande supériorité de la « commune rurale » russe sur les communes archaïques

de même type. Elle seule, en Europe, s'est maintenue sur une échelle vaste, nationale. Elle se trouve ainsi placée dans un milieu historique où la contemporanéité de la production capitaliste lui prête toutes les conditions du travail collectif. Elle est à même de s'incorporer les acquêts positifs élaborés par le système capitaliste sans passer par ses fourches caudines. La configuration physique de la terre russe invite l'exploitation agricole à l'aide des machines, organisée sur une vaste échelle (dans les mains) maniée du travail coopératif. Quant aux premiers frais d'établissement — frais intellectuels et matériels — la société russe les doit à la « commune rurale » aux frais de laquelle elle a vécu si longtemps et où elle doit chercher son « élément régénérateur ».

La meilleure preuve que ce développement de la « commune rurale » répond au courant historique de notre époque, c'est la crise fatale subie par la production capitaliste dans les pays européens et américains où elle a pris le plus grand essor, crise qui finira par son élimination, par le retour de la société moderne à une forme supérieure du type le plus archaïque — la production et l'appropriation collective.

4° (En descendant de la théorie à la réalité; personne ne saura dissimuler que la commune russe se trouve aujourd'hui vis-à-vis d'une conspiration de forces et d'intérêts puissants. A part son exploitation incessante par l'État, celui-ci a facilité, aux frais et dépens des paysans, la domiciliation d'une certaine partie du système capitaliste — bourse, banque, chemins de fer, commerce...)

Pour pouvoir se développer, il faut tout vivre, et personne ne saurait se dissimuler qu'à ce moment la vie de la « commune rurale » soit mise en péril.

(Vous savez parfaitement qu'aujourd'hui l'existence même de la commune russe est mise en péril par une conspiration d'intérêts puissants. Écrasée par les exactions directes de l'État, exploitée frauduleusement par les intrus capitalistes, marchands, etc. et les « propriétaires » fonciers, elle est par-dessus le marché minée par les usuriers des villages, par les conflits d'intérêts provoqués dans son propre sein par la situation qu'on lui a faite.)

Pour exproprier les cultivateurs il n'est pas nécessaire de les chasser de leur terre comme cela se fit en Angleterre et ailleurs; il n'est pas non plus nécessaire d'abolir la propriété commune par un ukase. Allez arracher aux paysans le produit de leur travail agricole au delà d'une certaine mesure, et malgré votre gendarmerie et votre armée vous ne réussirez pas à les enchaîner à leurs champs. Aux derniers temps de l'Empire romain des décurions provinciaux, pas des paysans, mais des propriétaires fon-

ciers, s'enfuirent de leurs maisons, abandonnèrent leurs terres, se vendirent même en esclavage, et tout cela pour se débarrasser d'une propriété qui n'était plus qu'un prétexte officiel pour les pressurer, sans merci et miséricorde.

Dès la soi-disant émancipation des paysans, la commune russe fut placée par l'État dans des conditions économiques anormales et depuis ce temps-là il n'a cessé de l'accabler par les forces sociales concentrées entre ses mains. Exténuée par ses exactions fiscales, elle devint une matière inerte de facile exploitation par le trafic, la propriété foncière et l'usure. Cette oppression venant du dehors a déchaîné au sein de la commune même, le conflit d'intérêts déjà présent et rapidement développé ses germes de décomposition. Mais cela n'est pas tout. (Aux frais et dépens des paysans il a poussé comme en serre chaude des excroissances les plus faciles à acclimater du système capitaliste, la bourse, la spéculation, les banques, les sociétés par actions, les chemins de fer dont il solde les déficits et dont il avance les profits pour leurs entrepreneurs etc., etc.) Aux frais et dépens des paysans l'État (a prêté son concours pour faire) a fait pousser comme en serre chaude des branches du système capitaliste occidental qui, sans développer aucunement les prémices productives de l'agriculture, sont les plus propres à faciliter et précipiter le vol de ses fruits par des intermédiaires improductifs. Il a ainsi coopéré à l'enrichissement d'une nouvelle vermine capitaliste suçant le sang déjà si appauvri de la « commune rurale ».

... En un mot, l'État (s'est prêté comme intermédiaire) a prêté son concours au développement précoce des moyens techniques et économiques les plus propres à faciliter l'exploitation du cultivateur, c'est-à-dire de la plus grande force productive de la Russie, et à enrichir les « nouvelles colonnes sociales ».

5° (On comprend à première vue le concours de ces influences hostiles qui favorisent et qui précipitent l'exploitation des cultivateurs, la plus grande force productive de la Russie.)

(On comprend à première vue que ce concours d'influences hostiles, à moins d'une réaction puissante, amènerait par la seule force des choses fatalement à la ruine de la commune.)

Ce concours d'influences destructives, à moins qu'il ne soit brisé par une puissante réaction, doit naturellement aboutir à la mort de la commune rurale.

Mais on se demande : Pourquoi tous ces intérêts (j'inclus les grandes industries placées sous la tutelle gouvernementale) ont trouvé bon compte dans l'état actuel de la commune rurale, pourquoi conspireraient-ils

sciemment à tuer la poule qui pond des œufs d'or? Précisément parce qu'ils sentent que « cet état actuel » n'est plus tenable, que par conséquent le mode actuel de l'exploiter (ne l'est pas davantage) n'est plus de mode. Déjà la misère du cultivateur a infecté la terre qui se stérilise. Les bonnes récoltes (que les saisons favorables lui arrachent certains ans) se compensent par les famines. Au lieu d'exporter, la Russie doit importer des céréales. La moyenne des dix derniers ans, révéla une production agricole non seulement stagnante mais rétrograde. Enfin pour la première fois, la Russie doit importer des céréales au lieu de les exporter. Il n'y a donc plus de temps à perdre. Il faut donc en finir. Il faut constituer en classe mitoyenne rurale la minorité plus ou moins aisée des paysans et en convertir la majorité en prolétaires sans phrases (en salariés). — A cet effet les porte-parole des « nouvelles colonnes sociales » dénoncent les plaies mêmes frappées à la commune, autant de symptômes naturels de sa décrépitude.

Comme tant d'intérêts divers, et surtout ceux des « nouvelles colonnes sociales » érigées sous l'empire bénin d'Alexandre II ont trouvé leur compte dans l'état actuel de la « commune rurale », pourquoi viendraient-ils sciemment conspirer à sa mort? Pourquoi leurs porte-parole dénoncent-ils les plaies frappées à elle comme autant de preuves irréfutables de sa caducité naturelle? Pourquoi veulent-ils tuer leur poule aux œufs d'or? Simplement parce que les faits économiques, dont l'analyse me mènerait trop loin, ont dévoilé le mystère que l'état actuel de la commune n'est plus tenable, et que par la seule nécessité des choses le mode actuel d'exploiter les masses populaires ne sera plus de mode. Donc il faut du nouveau, et le nouveau insinué sous les formes les plus diverses revient toujours à ceci : abolir la propriété commune, se laisser constituer en classe mitoyenne rurale la minorité plus ou moins aisée des paysans, et en convertir la grande majorité en prolétaires sans phrase.

(On ne peut se dissimuler que) : d'un côté la « commune rurale » est presque réduite à la dernière extrémité, et de l'autre une conspiration puissante se tient aux aguets afin de lui donner le coup de grâce. Pour sauver la commune russe, il faut une Révolution russe. Du reste, les détenteurs des forces politiques et sociales font de leur mieux pour préparer les masses à une telle catastrophe. En même temps qu'on saigne et torture la commune, stérilise et paupérise sa terre, les laquais littéraires des « nouvelles colonnes de la société » désignent ironiquement les plaies qu'on lui a frappées comme autant de symptômes de sa décrépitude spontanée et incontestable, qu'elle meurt d'une mort naturelle et qu'on fera bonne besogne en abrégant son agonie. Ici il ne s'agit

plus d'un problème à résoudre; il s'agit d'un ennemi à battre. Ce n'est donc plus un problème théorique : (c'est une question à résoudre, c'est tout simplement un ennemi à battre). Pour sauver la commune russe, il faut une Révolution russe. Du reste, le gouvernement russe et les « nouvelles colonnes de la société » font de leur mieux pour préparer les masses à une telle catastrophe. Si la révolution se fait en temps opportun, si elle concentre toutes ses forces (si la partie intelligente de la société russe) (si l'intelligence russe concentre toutes les forces vivantes du pays), pour assurer l'essor libre de la commune rurale, celle-ci se développera bientôt comme un élément régénérateur de la société russe et comme élément de supériorité sur les pays asservis par le régime capitaliste.

Deuxième brouillon

I. J'ai montré dans *Le Capital* que la (transformation) métamorphose de la production féodale en production capitaliste avait pour point de départ l'expropriation du producteur, et plus particulièrement que la base de toute cette évolution c'est l'expropriation des cultivateurs (p. 315 de l'édition française). Je continue :

« Elle (l'expropriation des cultivateurs) n'est encore accomplie d'une manière radicale qu'en Angleterre... Tous les autres pays de l'Europe occidentale parcourent le même mouvement. » (1. c.)

Donc (en écrivant ces lignes) j'ai expressément restreint (le développement donné) cette « fatalité historique » aux pays de l'Europe occidentale. Pour ne pas laisser le moindre doute sur ma pensée, je dis p. 341 :

« La propriété privée, comme antithèse de la propriété collective, n'existe que là où les... conditions extérieures du travail appartiennent à des particuliers. Mais selon que ceux-ci sont les travailleurs, ou non les travailleurs, la propriété privée change de forme. »

Ainsi le procès que j'ai (décrit) analysé a substitué une forme de la propriété privée et morcelée des travailleurs : la propriété capitaliste¹ d'une minorité infime, (1. c. p. 342), fit substituer une espèce de propriété

1. Cette phrase est beaucoup corrigée. Elle était d'abord : « Ainsi le procès dont je parle vient à transformer la propriété privée et morcelée — en propriété capitaliste, à transformer une espèce de propriété en une autre. »

à l'autre. Comment (s'expliquerait-il) pourrait-il s'appliquer à la Russie où la terre n'est pas et n'a jamais été « propriété privée » du cultivateur ? Dans tous les cas, ceux qui croient à la nécessité historique de la dissolution de la propriété communale en Russie ne peuvent en aucun cas prouver cette nécessité par mon exposition de la marche fatale des choses dans l'Europe occidentale. Ils auraient au contraire à fournir des arguments nouveaux et tout à fait indépendants du développement donné par moi. La seule chose qu'ils peuvent apprendre de moi, c'est ceci : Donc la seule conclusion qu'ils seraient fondés à tirer de la marche des choses en Occident, la voici : pour établir la production capitaliste en Russie, elle doit commencer par abolir la propriété communale et exproprier les paysans, c'est-à-dire la grande masse du peuple. C'est du reste le désir des libéraux russes (qui désirent naturaliser la production capitaliste chez eux et, conséquents avec eux-mêmes, transformer en simples salariés la grande masse des paysans), mais leur *désir* prouve-t-il davantage que le désir de Catherine II (de greffer) d'implanter dans le sol russe le régime occidental des métiers du moyen âge ? (Comme la terre entre les mains des cultivateurs russes est leur propriété commune et n'a jamais été leur propriété privée [...].)

(La Russie, où la terre n'est pas et n'a jamais été la « propriété privée » du cultivateur, la (transformation) métamorphose (de cette terre) d'une telle propriété privée en propriété capitaliste (n'a aucun sens) (elle est impossible) est donc en dehors de question. (La seule conclusion qu'on pourrait tirer serait celle-ci [...].) (Des données occidentales on saurait seulement conclure [...].) (Si on veut tirer une (renseignement) leçon des données occidentales...)

(Les plus naïfs ne sauraient nier que ce sont deux cas tout à fait disparates. En tout cas, le procès occidental.)

Ainsi (le procès que j'ai analysé) l'expropriation des cultivateurs dans l'Occident servit à « transformer la propriété privée et morcelée des travailleurs » en propriété privée et concentrée des capitalistes. Mais c'est toujours une substitution d'une forme de propriété privée à une autre forme de propriété privée. (Comment donc ce même procès pourrait-il s'appliquer (à la terre russe) aux cultivateurs russes (dont la terre n'est pas et n'a jamais...) dont la propriété territoriale restait toujours « communale » et n'a jamais été « privée » ? (Le même procès historique que (j'ai analysé) tel qu'il s'est accompli à l'occident...) En Russie il s'agirait au contraire de la substitution de la propriété capitaliste à la propriété communiste (des cultivateurs de la terre, ce qui serait évidemment un procès tout à fait...)

Certes! Si la production capitaliste doit établir son règne en Russie, la grande majorité des paysans, c'est-à-dire du peuple russe, doit être convertie en salariés, et par conséquent expropriée par l'abolition préalable de sa propriété communiste. Mais dans tous les cas le précédent occidental n'y prouverait rien du tout (pour la « fatalité historique » de ce procès).

II. Les « marxistes » russes dont vous me parlez me sont tout à fait inconnus. Les Russes avec lesquels j'ai des rapports personnels entretiennent, à ce que je sache, des vues tout à fait opposées.

III. Au point de vue historique le seul argument sérieux (qu'on puisse plaider) en faveur de la *dissolution fatale* de la propriété communale en Russie, le voici : la propriété communale a existé partout dans l'Europe occidentale, elle a partout disparu avec le progrès social; (pourquoi sa destinée serait-elle différente en Russie?) comment donc saurait-elle échapper au même sort en Russie¹?

En premier lieu dans l'Europe occidentale la mort de la propriété communale (et l'apparition) et la naissance de la production capitaliste sont séparées l'une d'avec l'autre par un intervalle (qui compte par siècles) immense, embrassant toute une série de révolutions et d'évolutions économiques successives (la mort de la propriété communale n'y donnait pas naissance à la production capitaliste), dont la production capitaliste n'est que (la dernière) la plus récente. D'un côté elle a merveilleusement développé les forces productives sociales, mais de l'autre côté elle a trahi (son caractère transitoire) sa propre incompatibilité avec les forces mêmes qu'elle engendre. Son histoire n'est plus désormais qu'une histoire d'antagonismes, de crises, de conflits, de désastres. En dernier lieu elle a dévoilé à tout le monde, sauf les aveugles par intérêt, son caractère purement transitoire. Les peuples chez lesquels elle a pris son plus grand essor en Europe et dans (les États-Unis de) l'Amérique n'aspirent qu'à briser ses chaînes en remplaçant la production capitaliste par la production coopérative et la propriété capitaliste par une *forme supérieure* du type archaïque de la propriété, c'est-à-dire la propriété (collective) communiste.

Si la Russie se trouvait isolée dans le monde, elle devrait donc élaborer à son propre compte les conquêtes économiques que l'Europe occidentale

1. Ce même passage revient plus bas à nouveau dans le brouillon avec la variante suivante : « Au point de vue historique il n'y a qu'un seul argument sérieux en faveur de la *dissolution fatale* de la propriété communiste russe. Le voici : La propriété communiste a existé partout dans l'Europe occidentale, elle a partout disparu avec le progrès social. Pourquoi échapperait-elle dans la seule Russie au même sort? »

n'a acquises qu'en parcourant une longue série d'évolutions depuis l'existence de ses communautés primitives jusqu'à son état présent. Il n'y aurait au moins à mes yeux point de doute que ses communautés seraient fatalement condamnées à périr avec le développement de la société russe. Mais la situation de la commune russe est absolument différente de celle des communautés primitives de l'Occident (de l'Europe occidentale). La Russie est le seul pays en Europe où la propriété communale s'est maintenue sur une échelle vaste, nationale, mais simultanément la Russie existe dans un milieu historique moderne, elle est contemporaine d'une culture supérieure, elle se trouve liée à un marché du monde où la production capitaliste prédomine.

(C'est donc la production capitaliste qui lui prête ses résultats sans qu'elle ait besoin de passer par ses...)

En s'appropriant les résultats positifs de ce mode de production, elle est donc à même de développer et transformer la forme encore archaïque de sa commune rurale au lieu de la détruire. (Je remarque en passant que la forme de la propriété communiste en Russie est la forme la plus moderne du type archaïque qui a lui-même passé par toute une série d'évolutions.)

Si les amateurs du système capitaliste en Russie nient la possibilité d'une telle combinaison, qu'ils prouvent que pour exploiter les machines, elle a été forcée de passer par la période d'incubation de la production mécanique! Qu'ils m'expliquent comment ils ont réussi à introduire chez eux en quelques jours pour ainsi dire le mécanisme des échanges (banques, sociétés de crédit, etc.) dont l'élaboration a coûté des siècles à l'Occident?

(Bien que le système capitaliste soit en Occident sur le retour, qu'il y approche le temps où il ne sera plus qu'une (régime social) (forme régressive) formation « archaïque », ses amateurs russes sont...)

IV. La formation archaïque ou primaire de notre globe contient elle-même une série de couches des divers âges et dont l'une est superposée à l'autre; de même la formation archaïque de la société nous révèle une série de types différents (qui forment entre eux une série ascendante) marquant des époques progressives. La commune rurale russe appartient au type le plus récent de cette chaîne. Le cultivateur y possède déjà la propriété privée de la maison qu'il habite et du jardin qui en forme le complément. Voilà le premier élément dissolvant de la forme archaïque, inconnu aux types plus anciens (et qui peut servir de transition de la formation archaïque à...). De l'autre côté ceux-ci reposent tous sur des relations de parenté naturelle entre les membres de la commune, tandis que le type auquel appartient la commune russe est émancipé de

ce lien étroit. Elle est par cela même capable d'un développement plus large. L'isolation des communes rurales, le manque de liaison entre la vie de l'une avec celle des autres, ce microcosme localisé (qui eût fait la base naturelle d'un despotisme centralisé) ne se rencontre pas partout comme caractère immanent du type primitif, mais partout où il se trouve il fait surgir au-dessus des communes un despotisme central. Il me paraît qu'en Russie (la vie isolée des communes rurales disparaîtra) cette isolation primitivement imposée par la vaste étendue du territoire est un fait d'élimination facile dès que les entraves gouvernementales seront écartées.

J'arrive maintenant au fond de la question. On ne saurait se dissimuler que le type archaïque auquel appartient la commune (rurale) russe cache un dualisme intime qui, dans certaines conditions historiques, puisse entraîner sa ruine (sa dissolution). La propriété de la terre est commune, mais (de l'autre côté, dans la pratique, la culture, la production est celle du paysan parcellaire) chaque paysan cultive et exploite (sa parcelle, s'approprie les fruits de son champ) son champ à son propre compte à l'instar du petit paysan occidental. Propriété commune, exploitation parcellaire de la terre, cette combinaison (qui était un élément (fertilisant) de progrès de la culture), utile aux époques plus reculées, devient dangereuse dans notre époque. D'un côté l'avoir mobilier, élément jouant un rôle de plus en plus important dans l'agriculture même, différencie progressivement la fortune des membres de la commune et y donne lieu à un conflit d'intérêts, surtout sous la pression fiscale de l'État; de l'autre côté, la supériorité économique de la propriété commune — comme base du travail coopératif et combiné — se perd. Mais il ne faut pas oublier que dans l'exploitation des prairies indivises les paysans russes pratiquent déjà le mode collectif, que leur familiarité avec le contrat d'*artel* leur faciliterait beaucoup la transition de la culture parcellaire à la culture collective, que la configuration physique du sol russe invite la culture mécanique combinée sur une large échelle (avec l'aide des machines), et qu'enfin la société russe qui a si longtemps vécu aux frais et dépens de la commune rurale lui doit les premières avances nécessaires pour ce changement. Bien entendu, il ne s'agit que d'un changement graduel qui commencerait par mettre la commune en état normal sur sa base *actuelle*.

V. Laissant de côté toute question plus ou moins théorique, je n'ai pas à vous dire qu'aujourd'hui l'existence même de la commune russe est menacée par une conspiration d'intérêts puissants. Un certain genre de capitalisme nourri aux frais des paysans par l'intermédiaire de l'État, s'est dressé vis-à-vis de la commune : il a intérêt de l'écraser. C'est encore l'intérêt des propriétaires fonciers de constituer les paysans plus

ou moins aisés en classe mitoyenne agricole et de transformer les cultivateurs pauvres — c'est-à-dire la masse — en simples salariés, ça veut dire du travail à bon marché. Et comment une commune résisterait-elle, broyée par les exactions de l'État, pillée par le commerce, exploitée par les propriétaires fonciers, minée à l'intérieur par l'usure!

Ce qui menace la vie de la commune russe, ce n'est ni une fatalité historique, ni une théorie : c'est l'oppression par l'État et l'exploitation par des intrus capitalistes, rendus puissants aux frais et dépens par le même État.

Troisième brouillon

Chère citoyenne,

Pour traiter à fond les questions proposées dans votre lettre du 16 février, il me faudrait entrer dans le détail des choses et interrompre des travaux urgents, mais l'exposé succinct que j'ai l'honneur de vous adresser suffira, je l'espère, de dissiper tout malentendu par rapport à ma soi-disant théorie.

1° En analysant la genèse de la production capitaliste, je dis :

« Au fond du système capitaliste, il y a donc séparation radicale du producteur d'avec les moyens de production... la base de toute cette évolution c'est *l'expropriation des cultivateurs*. Elle ne s'est encore accomplie d'une manière radicale qu'en Angleterre... *Mais tous les autres pays de l'Europe occidentale* parcourent le même mouvement. »
(*Le Capital*, éd. française, p. 325.)

La « fatalité historique » de ce mouvement est donc *expressément* restreinte *aux pays de l'Europe occidentale*. (Ensuite la cause.) Le pourquoi de cette restriction est indiqué dans ce passage du chap. XXXII :

« *La propriété privée, fondée sur le travail personnel... va être supplantée par la propriété privée capitaliste, fondée sur l'exploitation du travail d'autrui, sur le salariat.* »
(I. c. p. 340).

Dans ce mouvement occidental il s'agit donc de la *transformation d'une forme de propriété privée en une autre forme de propriété privée*. Chez les paysans russes, on aurait au contraire à *transformer leur propriété commune en propriété privée*. Qu'on affirme ou qu'on nie la fatalité de

cette transformation-là, les raisons pour et les raisons contre n'ont rien à faire avec mon analyse de la genèse du régime capitaliste. Tout au plus pourrait-on en inférer que, vu l'état actuel de la grande majorité des paysans russes, l'acte de leur conversion en petits propriétaires ne serait que le prologue de leur expropriation rapide.

2° L'argument sérieux qu'on a fait valoir contre la commune russe revient à ceci :

Remontez aux origines des sociétés occidentales, et vous y trouverez partout la propriété commune du sol ; avec le progrès social elle a partout disparu devant la propriété privée ; donc elle ne saurait échapper au même sort dans la seule Russie.

Je ne tiendrai compte de ce raisonnement qu'en tant qu'il (regarde l'Europe) s'appuie sur les expériences européennes. Quant aux Indes Orientales par exemple, tout le monde, sauf Sir H. Maine et d'autres gens de même farine, n'est pas sans savoir que là-bas la suppression de la propriété commune du sol n'était qu'un acte de vandalisme anglais, poussant le peuple indigène non en avant, mais en arrière.

Les communautés primitives ne sont pas toutes taillées sur le même patron. Leur ensemble forme au contraire une série de groupements sociaux qui diffèrent et de type et d'âge, et qui marquent des phases d'évolution successives. Un de ces types qu'on est convenu d'appeler la *commune agricole* est aussi celui de la *commune russe*. Son équivalent à l'Occident, c'est la *commune germaine*, qui est de date très récente. Elle n'existait pas encore au temps de Jules César et elle n'existait plus quand les tribus germaniques venaient conquérir l'Italie, la Gaule, l'Espagne etc. A l'époque de Jules César, il y avait déjà une répartition annuelle de la terre labourable entre des groupes, les *gentes* et les *tribus*, mais pas encore entre les familles individuelles d'une commune ; probablement la culture se fit aussi par groupes, en commun. Sur le sol germain même cette communauté du type plus archaïque s'est transformée par un développement naturel en *commune agricole*, telle que l'a décrite Tacite. Depuis son temps nous la perdons de vue. Elle périt obscurément au milieu des guerres et migrations incessantes ; elle mourut peut-être de mort violente. Mais sa vitalité naturelle est prouvée par deux faits incontestables. Quelques exemplaires épars de ce modèle ont survécu à toutes les péripéties du moyen âge et se sont conservés jusqu'à nos jours, par exemple dans mon pays, le district de Trèves. Mais ce qu'il y a de plus important, nous trouvons l'empreinte de cette « commune agricole » si bien tracée sur la nouvelle commune qui en sortit, que Maurer, en déchiffrant celle-ci, pût reconstruire celle-là. La nouvelle commune, où la terre labourable appar-

tient en *propriété privée* aux cultivateurs, en même temps que forêts, pâtures, terres vagues etc. restent *propriété commune*, fut introduite par les Germains dans tous les pays conquis. Grâce aux caractères empruntés à son prototype, elle devenait pendant tout le moyen âge le seul foyer de liberté et de vie populaires.

On rencontre la « commune rurale » aussi en Asie, chez les Afghans etc., mais elle se présente partout comme le *type le plus récent* et, pour ainsi dire, comme le dernier mot de la *formation archaïque* des sociétés. C'est pour relever ce fait que je suis entré dans quelques détails à l'égard de la commune germaine.

Il nous faut maintenant considérer les traits les plus caractéristiques qui distinguent la « commune agricole » des communautés plus archaïques.

1° Toutes les autres communautés reposent sur des rapports de consanguinité entre leurs membres. On n'y entre pas à moins qu'on ne soit parent naturel ou adopté. Leur structure est celle d'un arbre généalogique. La « commune agricole¹ » fut le premier groupement social d'hommes libres, non resserré par les liens du sang.

2° Dans la commune agricole, la maison et son complément, la cour, appartient en particulier au cultivateur. La *maison commune et l'habitation collective* étaient au contraire une base économique des communautés plus primitives, et cela déjà longtemps avant l'introduction de la vie pastorale ou agricole. Certes, on trouve des communes agricoles où les maisons, bien qu'elles aient cessé d'être des lieux d'habitation collective, changent périodiquement de possesseurs. L'usufruit individuel est ainsi combiné avec la propriété commune. Mais de telles communes portent encore leur marque de naissance : elles se trouvent en état de transition d'une communauté plus archaïque à la commune agricole proprement dite.

3° La terre labourable, propriété inaliénable et commune, se divise périodiquement entre les membres de la commune agricole de sorte que chacun exploite à son propre compte les champs à lui assignés et s'en approprie les fruits en particulier. Dans les communautés plus primitives le travail se fait en commun et le produit commun, sauf la quote-part réservée pour la reproduction, se répartit au fur et à mesure des besoins de la consommation.

1. La phrase précédente et le début de celle-ci ont été corrigées par Marx au crayon bleu. Elles étaient auparavant : « La structure de ces organismes est celle d'un arbre généalogique. En coupant le cordon ombilical qui les attachait à la nature, la « commune agricole » devient, etc. »

On comprend que le *dualisme* inhérent à la constitution de la commune agricole puisse la douer d'une vie vigoureuse. Émancipée des liens forts, mais étroits de la parenté naturelle, la propriété commune du sol et les rapports sociaux qui en découlent, lui garantissent une assiette solide, en même temps que la maison et la cour, domaine exclusif de la famille individuelle, la culture parcellaire et l'appropriation privée de ses fruits donnent un essor à l'individualité incompatible avec (la structure) l'organisme des communautés plus primitives.

Mais il n'est pas moins évident qu'avec le temps ce même dualisme puisse se tourner en germe de décomposition. A part toutes les influences malignes venant d'en dehors, la commune porte dans ses propres flancs ses éléments délétères. La propriété foncière privée s'y est déjà glissée en guise d'une maison avec sa cour rurale qui peut se transformer en place forte d'où se prépare l'attaque contre la terre commune. Cela s'est vu. Mais l'essentiel, c'est le travail parcellaire comme source d'appropriation privée. Il donne lieu à l'accumulation des biens-meubles, par exemple de bestiaux, d'argent, et parfois même d'esclaves ou de serfs. Cette propriété mobile, incontrôlable par la commune, sujet d'échanges individuels où la ruse et l'accident ont beau jeu, pèsera de plus en plus sur toute l'économie rurale. Voilà le dissolvant de l'égalité économique et sociale primitives. Il introduit des éléments hétérogènes provoquant au sein de la commune des conflits d'intérêts et de passions propres à entamer d'abord la propriété commune des terres labourables, ensuite celle des forêts, pâturages, terres vagues etc., lesquelles une fois converties en *annexes communales* de la propriété privée, lui vont échoir à la longue.

Comme (la plus récente et la) dernière phase de la formation (archaïque) primitive de la société, la commune agricole (moyenne naturellement la transition) est en même temps phase de transition à la formation secondaire, donc transition de la société fondée sur la propriété commune à la société fondée sur la propriété privée. La formation secondaire, bien entendu, embrasse la série des sociétés reposant sur l'esclavage et le servage. Mais est-ce dire que la carrière historique de la commune agricole doit fatalement aboutir à cette issue? Point du tout. Son dualisme inné admet une alternative : son élément de propriété l'emportera sur son élément collectif, ou celui-ci l'emportera sur celui-là. Tout dépend du milieu historique où elle se trouve placée.

Faisons pour le moment abstraction des misères qui accablent la commune russe, pour ne voir que ses possibilités d'évolution. Elle occupe une situation unique, sans précédent dans l'histoire. Seule en Europe elle est encore la forme organique, prédominante de la vie rurale d'un

empire immense. La propriété commune du sol lui offre la base naturelle de l'appropriation collective, et son milieu historique, la contemporanéité de la production capitaliste, lui prête toutes faites les conditions matérielles du travail coopératif organisé sur une vaste échelle. Elle peut donc s'incorporer les acquêts positifs élaborés par le système capitaliste sans passer par ses fourches caudines. Elle peut graduellement supplanter l'agriculture parcellaire par l'agriculture combinée à l'aide des machines qu'invite la configuration physique du sol russe. Après avoir été préalablement mise en état normal dans sa forme présente, elle peut devenir le *point de départ direct* du système économique auquel tend la société moderne et faire peau neuve sans commencer par son suicide.

(Mais vis-à-vis d'elle se dresse la propriété foncière tenant entre ses griffes presque la moitié du sol (sa meilleure partie, sans mentionner les domaines de l'État), et sa meilleure partie. C'est par ce côté-là que la conservation de la commune rurale moyennant son évolution ultérieure se confond avec le mouvement général de la société russe, dont la régénération n'est qu'à ce prix. (Même au seul point de vue économique...) La Russie essaierait en vain de sortir de son impasse par le fermage capitaliste à l'anglaise auquel répugnent toutes les conditions sociales du pays. Les Anglais eux-mêmes ont fait de pareils efforts aux Indes Orientales; ils ont seulement réussi à gêner l'agriculture indigène et à redoubler le nombre et l'intensité des famines.)

Mais l'anathème qui frappe la commune — son isolation, le manque de liaison entre la vie d'une commune avec celle des autres, ce *microcosme localisé* qui lui a jusqu'ici interdit toute initiative historique? Il disparaîtrait au milieu d'une commotion générale de la société russe¹.

1. La fin suivante du troisième brouillon a été écrite sur une feuille séparée, avec l'indication : FIN. Le texte ci-dessus contenant aussi de nombreuses corrections, est précédé par un passage barré d'un trait. Ce passage tente de synthétiser les idées exposées auparavant. Voici ce passage qui montre la façon de travailler du vieux Marx, avec toutes les ratures et dans la mesure où il est déchiffirable :

(Nous ne sommes pas entrés) (Je ne suis pas entré dans le détail des choses, (puisque'ils) j'eus seulement à ((déterminer)) faire ressortir 1) (puisque'il n'y eut qu'à)... (Je n'eus qu'à faire ressortir) (Je ne) (J'ai évité) (Sans entrer dans ((le)) détail des choses) (je n'eus) (je me suis fin) (je n'eus) (je me suis limité à faire ressortir quelques traits généraux pour préciser bien).

((1) la place)) la place historique qu'occupait la commune agricole dans la série des communautés primitives; ensuite la situation exceptionnelle de la commune russe qui permettrait à la)

((2)) (les grandes facilités particulières que puisse offrir à la commune russe le monde moderne) (particulières) (exceptionnelles que) (d'évolution) aptitude de la commune russe qui lui permettrait) (exceptionnelle) (où se trouve)

La familiarité du paysan russe avec l'*artel* lui faciliterait spécialement la transition du travail parcellaire au travail coopératif qu'il applique à un certain degré (dans les prairies indivises et quelques entreprises d'intérêt général) du reste déjà au fanage des prés et à des entreprises communales telles que les dessèchements etc. Une particularité toute archaïque, la bête noire des agronomes modernes conspire encore dans ce sens. Arrivez dans un pays quelconque où la terre labourable trahit les traces d'un dépeçement étrange qui lui imprime la forme d'un échiquier composé de petits champs, et il n'y a pas de doute, voilà le domaine d'une commune agricole, morte. Les membres, sans avoir passé par l'étude de la théorie de la rente foncière, s'aperçurent qu'une même somme de labeur, dépensée sur des champs différents en fertilité naturelle et de situation, donnera des rapports différents. Pour (assurer les mêmes avantages économiques) égaliser les chances du travail, ils divisèrent donc la terre en un certain nombre de régions, déterminées par les divergences naturelles et économiques du sol et dépeçèrent alors de nouveau toutes ces régions plus larges en autant de parcelles qu'il y avait de laboureurs. Puis chacun reçut un lopin en chaque région. Cet arrangement perpétué par la commune russe jusqu'aujourd'hui est réfractaire, il va sans dire, aux exigences agronomes (et de la culture collective et de la culture individuelle privée). A part d'autres inconvénients, il nécessite une dissipation de force et de temps. (Même comme point de départ à la culture collective il y a de grands avantages. Arrondissez le champ de travail du paysan, il y régnera en maître.) Néanmoins, il favorise (comme point de départ) la transition à la culture collective, à laquelle il semble si réfractaire à première vue. La parcelle [...].

*Lettre telle qu'elle a été envoyée*¹

8 mars 1881.

Chère citoyenne,

Une maladie de nerfs qui m'attaque périodiquement depuis les derniers dix ans, m'a empêché de répondre plus tôt à votre lettre du 16^e février. Je regrette de ne pas pouvoir vous donner un exposé succinct

1. Cf. *Lettres sur « Le Capital »*, pp. 305-306.

et destiné à la publicité de la question ¹ que vous m'avez fait l'honneur de me proposer. Il y a des mois que j'ai déjà promis un travail sur le même sujet au Comité de Saint-Petersbourg. Cependant j'espère que quelques lignes suffiront de ne vous laisser aucun doute sur le malentendu à l'égard de ma soi-disant théorie.

En analysant la genèse de la production capitaliste, je dis :

« Au fond du système capitaliste il y a donc la séparation radicale du producteur d'avec les moyens de production... La base de toute cette évolution c'est *l'expropriation des cultivateurs*. Elle ne s'est encore accomplie d'une manière radicale qu'en Angleterre... Mais *tous les autres pays de l'Europe occidentale* parcourent le même mouvement. »
(*Le Capital*, édition française, p. 315 ²)

La « fatalité historique » de ce mouvement est donc *expressément* restreinte aux *pays de l'Europe occidentale*. Le pourquoi de cette restriction est indiqué dans ce passage du chapitre XXXII :

« *La propriété privée*, fondée sur le travail personnel... va être supplantée par la *propriété privée capitaliste*, fondée sur l'exploitation du travail d'autrui, sur le salariat. »
(l. c., p. 340 ³).

Dans ce mouvement occidental il s'agit donc de la *transformation d'une forme de propriété privée en une autre forme de propriété privée*. Chez les paysans russes on aurait au contraire à *transformer leur propriété commune en propriété privée*.

L'analyse donnée dans *Le Capital* n'offre donc de raisons ni pour ni contre la vitalité de la commune rurale, mais l'étude spéciale que j'en ai faite, et dont j'ai cherché les matériaux dans les sources originales, m'a

1. Le 16 février 1881, Véra Zassoulitch avait écrit à Marx : « ... quel grand service vous nous rendriez, si vous nous exposiez votre opinion sur les destins possibles de nos communautés rurales et sur la théorie qui veut que tous les peuples du monde soient contraints, par la nécessité historique, de parcourir toutes les phases de la production capitaliste... »

2. *Le Capital*, Éditions sociales, I, 3, p. 154 et p. 156. Marx souligne dans sa lettre des termes qui ne l'étaient pas dans l'original.

3. *Le Capital*, I, 3, p. 204.

convaincu que cette commune est le point d'appui de la régénération sociale en Russie, mais afin qu'elle puisse fonctionner comme tel, il faudrait d'abord éliminer les influences délétères qui l'assaillent de tous les côtés et ensuite lui assurer les conditions normales d'un développement spontané...

CINQ LETTRES D'ENGELS A MARX (1882)

CONSACRÉES A LA COMMUNE AGRICOLE
ET A SON ÉVOLUTION¹

I

Londres, 22 novembre 1882.

... J'ai enfin reçu récemment, *en seconde main*², un exemplaire complet relié des *Historiens du passé germanique*, et devine de la dispersion de quelle bibliothèque il venait? — de celle du *docteur Strousberg*! J'y ai donc trouvé un passage du Marius de Plutarque, qui, rapproché de César et de Tacite, fait comprendre tout l'enchaînement des choses agraires. Les Cimbres

auraient émigré cependant, non pas d'un bloc, ni en un convoi ininterrompu, mais d'année en année ils auraient toujours poussé en avant à la bonne saison et auraient ainsi traversé le continent en combattant et en guerroyant³.

1. Publiées en annexe, pp. 297 à 301 à l'*Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*. Éditions sociales, Paris, 1962.

2. En anglais dans le texte.

3. *Die Geschichtsschreiber der deutschen Vorzeit*, 1. Band, Römerkriege Ausgabe, Berlin, 1849, p. 61.

Ce passage rapproché de l'alternance annuelle des terres chez les Suèves, telle que César la décrit soixante-dix ans plus tard, indique le mode de la migration germanique. Là où l'on avait passé l'hiver, on semait au printemps et, après la récolte, on poussait plus loin jusqu'à ce que l'hiver imposât de s'arrêter. Que *d'une manière régulière* ils aient cultivé les champs (là où le pillage ne permettait pas de s'en passer), voilà qui ne fait probablement pas de doute chez des gens qui avaient apporté avec eux d'Asie l'agriculture. Chez les Cimbres, nous voyons encore la migration en marche, chez César, nous voyons sa fin, depuis que le Rhin était devenu une frontière infranchissable. Les deux choses prises ensemble expliquent assez pourquoi chez C[ésar], *privati ac separati agri apud eos nihil est*¹ : pendant la migration, seule était possible la culture en commun organisée par lignages, le mesurage des champs individuels eût été absurde. Le progrès, plus exactement la régression vers la culture individuelle avec subsistance de la propriété en commun ensuite chez Tacite...

Mega, III. Abt., IV, p. 573-574.

II

Londres, 8 décembre 1882.

... Pour tirer enfin au clair le parallèle entre les Germains de Tacite et les Peaux-Rouges américains, j'ai fait de modestes extraits du premier volume de ton Bancroft². La ressemblance est en fait d'autant plus surprenante que le mode de production est si foncièrement différent — ici des pêcheurs et des chasseurs sans élevage ni agriculture, là l'élevage nomade qui passe à la culture des champs. Cela prouve précisément combien, à ce stade, le mode de production est moins décisif que le degré de décomposition des vieux liens de consanguinité et de l'ancienne communauté réciproque des sexes dans la tribu. Sans quoi les Thlinkets³, dans l'Amérique anciennement russe, ne pourraient

1. Il n'y a pas chez eux de champs privés et séparés. CÉSAR : *Commentarii belli gallici*, VI, 22.

2. H. BANCROFT : *The Native Races of the Pacific States of North America*, New York, 1857-1876.

3. Tribu indienne du sud-est de l'Alaska.

pas être le pur pendant des Germains — plus encore sans doute que tes Iroquois. Une autre énigme qui se résout là est la façon dont le fait de charger les femmes de la masse principale du travail se concilie très bien avec un grand respect pour elles. En outre, j'y ai trouvé confirmation de ce que je présumais : le *jus primae noctis* que l'on trouve à l'origine en Europe chez les Celtes et les Slaves est un vestige de l'ancienne communauté sexuelle : dans deux tribus, très éloignées l'une de l'autre et de race différente, ce droit subsiste pour le chamane en tant que représentant de la tribu. J'ai beaucoup appris dans ce livre, et suffisamment pour l'instant en ce qui concerne les Germains. Je suis obligé de me réserver pour plus tard le Mexique et le Pérou. J'ai, en effet, rendu le Bancroft, mais, par contre, j'ai pris le reste des choses de Maurer qui sont donc maintenant *toutes* chez moi. Il fallait que je les revoie à cause de ma note finale sur la Marche qui s'allonge assez et ne me plaît toujours pas, bien que je l'ai réécrite deux ou trois fois. Il faut dire que résumer cela en huit ou dix pages, en suivant la naissance, l'apogée et le déclin n'est pas un amusement. Si j'ai le temps, je te les enverrai pour connaître ton opinion. Quant à moi, je voudrais être débarrassé de cette affaire et revenir aux sciences de la nature...

Mega, III. Abt., IV, p. 579-580.

III

Londres, 15 décembre 1882.

Ci-joint l'annexe sur « la Marche ». Sois assez gentil pour la renvoyer *dimanche*, afin que je puisse la revoir lundi. Je n'ai pas pu finir aujourd'hui la révision définitive.

Le point de vue qui est exposé ici sur les conditions paysannes et la naissance du *deuxième* servage à partir de la moitié du xv^e siècle, je le tiens pour irréfutable dans l'ensemble. J'ai relu dans tout Maurer tous les passages qui s'y rapportent et j'y trouve presque toutes mes thèses et *qui plus est avec preuves à l'appui*; et à côté de cela juste le contraire mais ou bien sans preuves, ou bien tiré d'une époque dont il n'est précisément *pas* question. Ceci en particulier dans *Fronhöfe*, tome IV, *fin*. Ces contradictions ont pour origine chez Maurer : 1. son habitude de

citer à côté les unes des autres et pêle-mêle des preuves et des exemples de toutes les époques; 2. un reste de prévention juridique qui lui barre la route toutes les fois qu'il s'agit de comprendre un *développement*; 3. une prise en considération beaucoup trop limitée de la *violence* et de son rôle; 4. le préjugé de la philosophie des Lumières selon lequel *il faut* qu'à partir de l'obscur moyen âge ait eu lieu un progrès constant vers le mieux; cela l'empêche non seulement de voir le caractère antagoniste du progrès réel, mais aussi les revers isolés.

Tu trouveras que la chose n'est absolument pas d'une seule venue mais vraiment faite de pièces et de morceaux. La première esquisse était d'un seul jet, mais malheureusement fautive. Ce n'est que peu à peu que j'ai mis la main sur la documentation, d'où les nombreux rapiécages.

En passant : la réintroduction du servage est une des raisons pour lesquelles aucune industrie n'a pu prendre son essor en Allemagne au xvii^e et au xviii^e siècle. En premier, la division du travail *à rebours* dans les corporations, le contraire de celle des manufactures : au lieu d'être divisé à l'intérieur de l'atelier, le travail est divisé *entre les corporations*. Ici, en Angleterre, il y eut émigration vers la campagne qui ne connaissait pas les corporations. Cela empêcha en Allemagne la transformation en serfs des cultivateurs et des habitants des bourgs agricoles. Mais ce fut aussi la cause définitive de la chute des corporations dès qu'apparut la concurrence de la manufacture du dehors. Je laisse ici de côté les autres raisons qui ont contribué ici à empêcher l'essor de la manufacture allemande...

Mega, III. Abt., IV, p. 580.

IV

Londres, le 16 décembre 1882.

... Le point qui m'importe le plus, parce que jadis tu as exprimé à ce sujet une opinion différente, est celui du recul presque total — en droit ou en fait — du servage aux xiii^e et xiv^e siècle. Pour les territoires à l'est de l'Elbe, la liberté des paysans *allemands* est établie par la colonisation; pour le Schleswig-Holstein, Maurer admet qu'à l'époque « tous » ses paysans avaient reconquis la liberté (peut-être encore un peu après le xiv^e siècle). Pour l'Allemagne du Sud, il admet aussi que c'est préci-

sément l'époque où les corvéables étaient le mieux traités. Il en va plus ou moins de même en Basse-Saxe (par exemple, les nouveaux « métayers », en fait des fermiers héréditaires). Il est seulement contre l'opinion de Kindlinger, selon laquelle le servage serait né seulement au XVI^e siècle. Mais il me paraît incontestable que par la suite il ait été régénéré, qu'il ait paru en édition n° 2. Meitzen indique les dates où il est de nouveau question de serfs en Prusse orientale, en Brandebourg, en Silésie : au milieu du XVI^e siècle même chose pour le Schleswig-Holstein chez Hanssen. Si Maurer appelle cela un servage *atténué*, il a raison vis-à-vis de celui du IX^e au XI^e siècle qui ne faisait encore que continuer la vieille servitude germanique; il a également raison eu égard aux pouvoirs juridiques que le seigneur avait sur les serfs, d'après les codes du XIII^e siècle encore et plus tard. Mais, par rapport à la situation *de fait* des paysans aux XIII^e et XIV^e siècle, et dans l'Allemagne du Nord au XV^e siècle encore, le nouveau servage n'était *rien moins*¹ qu'une atténuation. Et seulement après la guerre de Trente ans! Il est caractéristique également que, tandis qu'il y a au moyen âge d'innombrables degrés d'assujettissement à la corvée et de servage, au point que le *Sachsenspiegel* renonce à parler des *egen lüte recht*², tout cela devient curieusement simple après la guerre de Trente ans. *Enfin*³ je suis curieux de connaître ton opinion...

Mega, III. Abt, IV, p. 582-583.

V

Londres, 22 décembre 1882.

... Je me réjouis de voir qu'en ce qui concerne l'histoire du servage « nous sommes en bon accord », comme on dit en style d'affaires. Certainement le servage et l'assujettissement à la corvée ne sont pas une forme spécifiquement médiévale et féodale, nous la rencontrons partout, ou presque partout, où le conquérant fait cultiver la terre à son compte

1. En anglais dans le texte.

2. Droits des serfs. Le *Sachsenspiegel* (« Miroir des Saxons ») est le plus ancien livre de droit allemand. Il fut rédigé entre 1198 et 1235, par Eike von Repgow.

3. En français dans le texte.

par les anciens habitants — de très bonne heure par exemple en Thessalie. Ce fait m'a même brouillé la vue, à moi et à maint autre, en ce qui concerne la servitude du moyen âge; on n'était que trop enclin à la fonder sur la seule conquête, cela rendait la chose si facile et unie. Voir, entre autres, Thierry...

Mega, III. Abt., IV, p. 589.

KARL MARX

LETTRE A LA RÉDACTION
DES « OTÉCHESTVENNIYE ZAPISKY »
(Les Annales de la patrie)¹

C'est la célèbre « lettre à Mikhaïlovski ». Ce texte est d'un grand intérêt théorique. Sur la question des possibilités d'évolution de la commune agricole russe, il est un complément indispensable aux brouillons à Véra Zassoulitch de 1881. Il fait apparaître que Marx ne raisonnait pas du tout comme les Narodniki, quoi qu'en disent certains, qui supposent que dans cette question, Marx aurait été infidèle à sa propre doctrine.

Novembre 1877.

Monsieur le rédacteur,

L'auteur de l'article « Karl Marx devant le tribunal de M. Joukovski » est évidemment un homme d'esprit, et, s'il eût, dans mon exposé de l'accumulation primitive, trouvé un seul passage à l'appui de ses conclusions, il l'aurait cité. A défaut d'un tel passage, il se voit obligé de s'emparer d'un hors-d'œuvre, d'une sorte de polémique contre un « bellettrist² » russe imprimée dans l'appendice de la première édition allemande du *Capital*. Qu'est-ce que je reproche là à cet écrivain ? Qu'il a découvert

1. St Pétersbourg, novembre 1877. Texte original français reproduit dans MARX-ENGELS : *Ausgewählte Briefe*, Berlin Dietz 1953, pp. 365-368.

2. *Bellettrist* : littérateur.

la commune russe non en Russie, mais dans le livre de Haxthausen, conseiller du gouvernement prussien, et qu'entre ses mains la commune russe ne sert que d'argument pour prouver que la vieille Europe pourrie doit être régénérée par la victoire du panslavisme. Mon appréciation de cet écrivain peut être juste, elle peut être fausse, mais en aucun cas elle ne saurait *prêter la clef* de mes vues sur les efforts « *russskich ljudej najiti dlja sojego otecestva put' razvitija, otlicnyj ot togo, kotorym sla i idët zapadnaja Jevropa* », etc.

Dans la postface de la deuxième édition allemande au *Capital* — que l'auteur de l'article sur M. Joukovski connaît parce qu'il la cite — je parle d'un « grand savant et critique russe » avec la haute considération qu'il mérite. Celui-ci a traité, dans des articles remarquables, la question de savoir si la Russie doit commencer par détruire, comme le veulent ses économistes libéraux, la commune rurale pour passer au régime capitaliste, ou si, par contraire, elle peut, sans éprouver les tortures de ce régime, s'en approprier tous les fruits en développant ses propres données historiques. Il se prononce dans le sens de cette dernière solution. Et mon honorable critique aurait été au moins aussi fondé à inférer de ma considération pour ce « grand savant et critique russe », que je partageais ses vues sur cette question, qu'à conclure de ma polémique contre le « belletrist » et panslaviste, que je les rejetais.

Enfin, comme je n'aime pas laisser « quelque chose à deviner », je parlerai sans ambages. Pour pouvoir juger en connaissance de cause du développement économique de la Russie, j'ai appris le russe, et puis étudié, pendant de longues années, les publications officielles et autres ayant rapport à ce sujet. Je suis arrivé à ce résultat : si la Russie continue à marcher dans le sentier suivi depuis 1861, elle perdra la plus belle chance que l'histoire ait jamais offerte à un peuple pour subir toutes les péripéties fatales du régime capitaliste.

Le chapitre sur l'accumulation primitive ne prétend que tracer la voie par laquelle, dans l'Europe occidentale, l'ordre économique capitaliste est sorti des entrailles de l'ordre économique féodal. Il expose donc le mouvement historique qui, faisant divorcer les producteurs de leurs moyens de production, convertit les premiers en salariés (prolétaires, dans le sens moderne du mot), et les détenteurs des derniers en capitalistes. Dans cette histoire « toute révolution fait époque qui sert de levier à l'avancement de la classe capitaliste en voie de formation, celles surtout qui, dépouillant de grandes masses de leurs moyens de production et d'existence traditionnels, les lancent à l'improviste sur le marché du travail. Mais la base de toute cette évolution, c'est l'expro-

priation des cultivateurs, Elle ne s'est encore accomplie, d'une manière radicale, qu'en Angleterre... mais tous les pays de l'Europe occidentale parcourent le même mouvement », etc. (*Le Capital*, édition française, p. 315). A la fin du chapitre, la tendance historique de la production est réduite à ceci : qu'elle « engendre elle-même sa propre négation avec la fatalité qui préside aux métamorphoses de la nature »; qu'elle a créé elle-même les éléments d'un nouvel ordre économique, donnant en même temps le plus grand essor aux pouvoirs productifs du travail social et au développement intégral de tout producteur individuel; que la propriété capitaliste, reposant, de fait, déjà sur un mode de production collectif, ne puisse que se changer en propriété sociale. Je n'en fournis à cet endroit, aucune preuve, pour la bonne raison que cette affirmation elle-même n'est que le résumé sommaire des longs développements antérieurement donnés dans les chapitres sur la production capitaliste.

Maintenant, quelle application à la Russie mon critique pouvait-il faire de cette esquisse historique? Seulement celle-ci : si la Russie tend à devenir une nation capitaliste, à l'instar des nations de l'Europe occidentale — et pendant les dernières années elle s'est donnée beaucoup de mal dans ce sens — elle n'y réussira pas sans avoir préalablement transformé une bonne partie de ses paysans en prolétaires; et après cela, une fois amenée au giron du régime capitaliste, elle en subira les lois impitoyables, comme d'autres peuples profanes. Voilà tout. Mais c'est trop peu pour mon critique. Il lui faut absolument métamorphoser mon esquisse historique de la genèse du capitalisme dans l'Europe occidentale en une théorie historico-philosophique de la marche générale, fatalement imposée à tous les peuples, quelles que soient les circonstances historiques où ils se trouvent placés, pour arriver en dernier lieu à cette formation économique qui assure, avec le plus grand essor des pouvoirs productifs du travail social, le développement le plus intégral de l'homme. Mais je lui demande pardon. (C'est me faire, en même temps, trop d'honneur, et trop de honte.) Prenons un exemple.

En différents endroits du *Capital* j'ai fait allusion au destin qui atteignit les plébéiens de l'ancienne Rome. C'étaient originellement des paysans libres cultivant, chacun à son compte, leurs propres parcelles. Dans le cours de l'histoire romaine ils furent expropriés. Le même mouvement qui les sépara d'avec leurs moyens de production et de subsistance, impliquait non seulement la formation de la grande propriété foncière, mais encore celle de grands capitaux monétaires. Ainsi, un beau matin, il y avait d'un côté des hommes libres, dénués de tout sauf leur force de travail, et de l'autre, pour exploiter ce travail, les déten-

teurs de toutes les richesses acquises. Qu'est-ce qui arriva ? Les prolétaires romains devinrent, non des travailleurs salariés, mais un *mob* fainéant, plus abject que les ci-devant « poor whites » des pays méridionaux des États-Unis, et à leur côté se déploya un mode de production, non capitaliste, mais esclavagiste. Donc, des événements d'une analogie frappante, mais se passant dans des milieux historiques différents, amenèrent ces résultats tout-à-fait disparates. En étudiant chacune de ces évolutions à part, et en les comparant ensuite, l'on trouvera facilement la clef de ce phénomène, mais on n'y arrivera jamais avec le passe-partout d'une théorie historico-philosophique générale, dont la suprême vertu consiste à être supra-historique.

FRIEDRICH ENGELS

RÉFLEXIONS SUR LA COMMUNE AGRICOLE RUSSE ¹

La propriété communautaire des paysans russes fut découverte en 1845 par le conseiller du gouvernement prussien Haxthausen, qui la préconisa dans le monde entier comme une merveille, alors qu'il aurait pu en trouver quantité de survivances dans sa patrie westphalienne; en tant que fonctionnaire du gouvernement il aurait même été tenu de les connaître à fond. C'est de Haxthausen que Herzen, lui-même propriétaire foncier russe, apprit que ses paysans possédaient la terre en commun, et il en profita pour présenter les paysans russes comme de véritables porteurs du socialisme, des communistes innés, à l'opposé des travailleurs de l'Occident européen caduc et pourri, qui devaient se faire violence pour accéder au socialisme. De Herzen, ces informations parvinrent à Bakounine, de celui-ci à M. Tkatchev. Écoutons-le.

« Notre peuple... dans sa grande majorité... est pénétré des principes de la propriété communautaire; il est, si l'on peut dire, communiste d'instinct, par tradition. L'idée de la propriété collective est si profondément ancrée dans sa vision du monde (nous verrons tout à l'heure l'étendue du monde du paysan russe) que depuis que le gouvernement

1. Friedrich ENGELS : *Des rapports sociaux en Russie* (1875). Version française dans MARX-ENGELS : *Œuvres choisies*, t. II, Moscou 1967. Texte original allemand dans *Marx-Engels Werke*, Dietz, Berlin, Bd. 18, pp. 562-565.

commence à comprendre que cette idée est incompatible avec les principes d'une société « bien organisée » et s'efforce au nom de ces principes d'intégrer à la conscience et à la vie du peuple l'idée de la propriété privée, il ne peut y réussir qu'à l'aide de la baïonnette et du knout. D'où il ressort que notre peuple, en dépit de son ignorance, est beaucoup plus près du socialisme que les peuples de l'Europe occidentale, pourtant plus instruits. »

En fait, la propriété communautaire de la terre est une institution qui se retrouve à un degré de développement inférieur chez tous les peuples indo-européens, depuis l'Inde jusqu'à l'Irlande, et même chez les Malais qui subissent l'influence indienne, à Java, par exemple. En 1608, la propriété communautaire de la terre dans l'Irlande nouvellement conquise servit de prétexte aux Anglais pour déclarer la terre vacante et la confisquer au profit de la couronne. Plusieurs formes de propriété communautaires subsistent dans l'Inde jusqu'à ce jour. En Allemagne, c'était général; les terres communautaires qui se rencontrent encore çà et là, en sont les restes; souvent, dans les montagnes surtout, on en observe des traces nettes : redistributions périodiques des terres communautaires, etc. Des indications et des détails plus précis en ce qui concerne la propriété communautaire chez les Germains, figurent dans les ouvrages de Maurer, classiques en cette matière. En Europe occidentale, y compris la Pologne et la Petite-Russie, cette propriété communautaire était devenue, à un certain degré de développement social, une entrave, un frein à la production agricole et fut peu à peu éliminée. En Grande-Russie (Russie proprement dite), au contraire, elle s'est conservée, prouvant ainsi que la production agricole et les rapports sociaux correspondants y sont encore très peu développés, comme c'est en effet le cas. Le paysan russe est confiné dans sa communauté, le reste du monde n'existe pour lui que dans la mesure où il s'immisce dans les affaires de la communauté en question. C'est si vrai qu'en russe le mot « mir » désigne à la fois le monde et la communauté paysanne. « Viess mir », le monde entier, signifie, en langage paysan, l'assemblée des membres de la communauté. Par conséquent, lorsque M. Tkatchev parle de « vision de monde » du paysan russe, il a évidemment mal traduit le mot « mir ». Cet isolement complet des communautés, qui crée dans le pays des intérêts identiques mais nullement communs, est la base naturelle du *despotisme oriental*; de l'Inde à la Russie, partout où dominait cette forme sociale, elle l'engendrait et trouvait toujours en lui son com-

plément. Non seulement l'État russe en général, mais sa forme spécifique, le despotisme tsariste, loin d'être suspendu en l'air, est le produit nécessaire et logique des conditions sociales russes, avec lesquelles, au dire de M. Tkatchev, « ils n'ont rien de commun »! Le développement de la Russie dans le sens *bourgeois* supprimerait petit à petit la propriété communautaire, sans aucune intervention des baïonnettes et du knout du gouvernement russe. D'autant plus que les paysans russes ne travaillent pas la terre en commun pour n'en partager que les produits, comme cela se fait encore dans certaines régions de l'Inde. En Russie, au contraire, la terre est périodiquement redistribuée entre les chefs de famille, et chacun cultive son lot. Cela peut donner lieu à une grande inégalité de bien-être au sein de la communauté, et c'est ce qui arrive. Presque toute communauté, a parmi ses membres plusieurs paysans riches, parfois millionnaires, qui pratiquent l'usure et vivent aux dépens de la masse paysanne. Personne ne le sait mieux que M. Tkatchev. Tout en persuadant les ouvriers allemands que seuls le knout et la baïonnette peuvent contraindre le paysan russe, communiste d'instinct, par tradition, à renoncer à « l'idée de la propriété communautaire », il raconte dans sa brochure russe, à la page 15 : « Dans la paysannerie s'élabore une classe d'*usuriers* (Koulaks) d'*acquéreurs* et de *fermiers* de terres paysannes et seigneuriales : une aristocratie paysanne. » Il s'agit précisément des vampires que nous avons mentionnés ci-dessus.

C'est encore le rachat des corvées qui a porté le coup le plus sensible à la propriété communautaire. Le hobereau a obtenu la plus grande et la meilleure partie des terres; on n'a laissé au paysan que de quoi se nourrir, souvent moins. Les forêts ont été données aux hobereaux; le bois de chauffage, de menuiserie et de construction que le paysan pouvait prendre jadis gratuitement, lui est désormais vendu. Le paysan n'a donc plus que sa maison et un lopin de terre nue, sans les moyens de la travailler; cette terre ne suffit généralement pas à faire subsister la famille d'une moisson à l'autre. Dans ces conditions et sous la pression des impôts et des usuriers, la propriété communautaire n'est plus un bienfait, c'est une chaîne. Les paysans s'enfuient souvent de la communauté, avec ou sans leur famille, ils abandonnent la terre pour chercher à gagner leur vie comme ouvriers saisonniers¹.

1. Voir à ce sujet, entre autres, le compte rendu officiel de la commission agricole du gouvernement (1873), ainsi que SKALDINE : *V zakholoustié i v stolice* (En province et dans la capitale), Saint-Petersbourg 1870. Cet ouvrage est dû à un conservateur modéré. (Note d'Engels).

Il est donc clair que la propriété communautaire en Russie a dépassé de longue date la période de son épanouissement et qu'elle s'achemine selon toute apparence vers sa décomposition. On ne peut nier toutefois qu'il soit possible de changer cette forme sociale en une forme supérieure, si seulement elle se maintient jusqu'à ce que les circonstances propices à cette transformation aient mûri et si elle se révèle capable de se développer de façon à ce que les paysans travaillent la terre en commun et non séparément¹; cette transition vers une forme supérieure devra, du reste, s'effectuer sans que les paysans russes passent par le degré intermédiaire de la propriété parcellaire bourgeoise. Cela ne pourra se produire que dans le cas où s'accomplira en Europe occidentale, avant la désintégration définitive de la propriété communautaire, une révolution prolétarienne victorieuse qui offrira au paysan russe les conditions nécessaires à cette transition, notamment les ressources matérielles dont il aura besoin pour opérer le bouleversement imposé de ce fait dans tout son système d'agriculture. M. Tkatchev a dit, par conséquent, une pure absurdité en affirmant que les paysans russes, bien que « propriétaires », « sont plus près du communisme » que les ouvriers de l'Europe occidentale, qui n'ont pas de propriété. C'est juste le contraire. S'il y a quelque chose qui puisse encore sauver la propriété communautaire russe et lui permettre de se changer en une forme nouvelle, bien vivace, c'est une révolution prolétarienne en Europe occidentale.

1. En Pologne, surtout dans la province de Grodno, où la plupart des hobereaux sont ruinés par suite de l'insurrection de 1863, les paysans achètent ou afferment souvent les domaines seigneuriaux, qu'ils cultivent en commun et *au profit de tous*. Or, ces paysans n'ont plus de propriété communautaire depuis des siècles, sans compter que ce sont des Polonais, des Lituaniens, des Biélorusses, et non des Grands-Russes. (Note d'Engels.)

FRIEDRICH ENGELS

**NACHWORT ZU « SOZIALES
AUS RUSSLAND » (1894)¹**

(Epilogue aux « Rapports sociaux en Russie »)

« Épilogue » indispensable aux discussions et recherches des années 1870-1880 sur l'évolution de la commune agricole en Russie.

De toute façon, les faits sont les suivants : alors qu'en Europe occidentale, la société capitaliste est ébranlée et menace de s'effondrer par l'effet des contradictions inéluctables impliquées par son propre développement, dans le même temps, en Russie, environ la moitié de tout le sol cultivé relève actuellement de la propriété collective des communes paysannes. A l'Ouest, la solution des contradictions par une nouvelle organisation de la société a pour condition préalable le passage de tous les moyens de production — donc aussi du sol — à l'état de propriété commune de la société; comment les choses se présentent-elles en Russie pour une telle propriété commune, qui est ailleurs à créer pour la première fois? Ne peut-on prendre pour point de départ d'une action nationale cette propriété commune, en sautant toute la période capitaliste, de manière à passer du communisme paysan russe directement à la propriété commune socialiste moderne, pour tous les moyens de production, en enrichissant cette propriété commune de toutes les acquisitions techniques de l'ère capitaliste? Ou bien, pour reprendre les termes dans lesquels Marx résumait, dans une lettre qui serait à citer plus longuement, les conceptions de Tchernychevski : « La Russie doit-elle d'abord détruire la commune paysanne, comme le réclament les libéraux, pour

1. *Marx-Engels Werke*, Dietz, Band 18, pp. 665-667.

ensuite dépasser le système capitaliste, ou est-il possible au contraire, sans passer par les tournants de ce système, de s'en approprier les fruits, par un développement partant des conditions propres, données par l'histoire, de la Russie?

Poser la question, c'est donner par là même la direction dans laquelle il faut chercher sa solution. La commune russe a existé durant des siècles, sans que se manifeste en elle la moindre tendance, au développement à partir d'elle-même d'une forme plus élevée de propriété commune. Il en fut de même de l'organisation de Marche allemande, du clan écossais, de la commune hindoue, et de toutes les communes de ce type, conservant des dispositions héritées du communisme primitif. Au cours du temps, sous l'influence de la production marchande et des échanges entre familles isolées et personnes privées qui les entouraient, surgissaient dans leur propre milieu et les pénétraient peu à peu, elles ont perdu de plus en plus de leur caractère communiste, et elles se sont dissoutes en communautés de propriétaires fonciers indépendants les uns des autres.

La commune russe aura-t-elle un sort différent et meilleur? Cela ne peut tenir à elle-même, mais seulement à cette circonstance qu'elle a survécu avec une certaine vigueur dans un pays européen jusqu'à une époque où ce n'est plus principalement la production marchande, mais sa forme la plus développée et ultime, la production capitaliste qui en Europe occidentale est entrée en contradiction avec les forces productives qu'elle a elle-même créées; et où ces contradictions internes et les conflits de classe qui y correspondent la conduisent à sa ruine. Il en résulte que la commune russe ne peut pas sortir de son état par elle-même, mais seulement en union avec le prolétariat industriel de l'Ouest. La victoire du prolétariat d'Europe occidentale sur la bourgeoisie, le remplacement — qui y est lié — de la production capitaliste par la production dirigée socialement, tel est le préalable nécessaire à une élévation de la commune russe au même niveau.

En fait : jamais et nulle part, le communisme agraire issu de la société gentilice n'a produit de lui-même autre chose que sa propre destruction. La commune paysanne russe elle-même n'était déjà en 1861 qu'une forme affaiblie de ce communisme. La culture du sol demeurée encore collective dans certaines régions de l'Inde et dans la communauté domestique des Slaves du Sud (zadrouga), mère probable de la commune russe, avait dû laisser la place à l'exploitation par familles isolées. La propriété commune ne se manifestait encore que par une redistribution renouvelée du sol, pour des périodes de durée très variables, suivant les diverses

localités. Que cette redistribution tombe en sommeil, ou soit supprimée par une décision, et le village de paysans parcellaires est définitivement constitué.

Mais le fait brut que, à côté de la commune paysanne russe, et dans le même temps, le mode de production capitaliste en Europe occidentale s'approche du moment où il va s'effondrer et où il conduit lui-même déjà à un nouveau mode de production, dans lequel les moyens de production seront utilisés de manière planifiée comme propriété sociale, ce fait brut en lui-même ne saurait donner à la commune russe la force de développer à partir d'elle-même une nouvelle forme de société. Comment pourrait-elle s'approprier les gigantesques forces productives de la société capitaliste, en tant qu'outil et propriété sociale, avant même que la société capitaliste n'ait elle-même porté cette révolution à son terme? Comment la commune russe pourrait-elle montrer au monde comment gérer l'industrie pour le compte de la collectivité, alors qu'elle a elle-même déjà désappris à cultiver son sol pour le compte de la collectivité?